Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 4 (1916)

Artikel: Hyacinthe Loyson et Edmond de Pressensé : correspondance
Autor: Loyson, Hyacinthe
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379977

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

HYACINTHE LOYSON

ET

EDMOND DE PRESSENSÉ

CORRESPONDANCE (1)

L'historique détaillé de la crise qui aboutit à la démission du P. Hyacinthe se trouve dans la *Revue chrétienne* de 1870 (p. 65 à 97). Cet acte de loyauté et de courage moral fut annoncé au public par une lettre qui parut le 20 septembre 1869.

Voici, sur ce sujet, quelques précisions tirées d'une lettre de Edmond de Pressensé à Madame Bonzon de Gardonne.

« Le Père Hyacinthe m'avait appelé à Passy par une dépêche télégraphique. Son supérieur immédiat lui demandait ce qu'il ne pouvait pas faire, d'étendre la maison religieuse qu'il dirigeait, et cela à l'heure où il voulait la quitter. De là accroissement du conflit intérieur. En outre sa jeune sœur, religieuse dans un couvent de Paris, était aux prises avec une malveillance, dont son illustre frère était la cause ; c'était lui qu'on persécutait en elle. Il se décida à la faire sortir de sa prison. Ce jour-là, je le trouvai tellement dégagé d'esprit des liens anciens, que j'insistai avec quelque énergie sur le devoir de

(1) Les lettres qu'on va lire nous ont été communiquées par M. le pasteur Henri Cordey, qui a bien voulu les commenter pour nos lecteurs. Inédites pour la plupart, elles n'ont pu trouver place dans la biographie de Edm. de Pressensé que M. Cordey vient de faire paraître *(Edmond de Pressensé et son temps. 1824-1891.* Un vol. in-8, avec 8 portraits. Lausanne, Bridel). Indépendamment de leur valeur biographique et psychologique, elles jettent un jour intéressant sur la conception que Pressensé se faisait du protestantisme. *(Réd.)*

mettre sa position d'accord avec sa conscience. Dix jours après, nous avions une émouvante entrevue chez une dame américaine qu'il avait convertie au catholicisme il y a quelques années (1). Vous avez peut-être lu le discours qu'il prononça à l'occasion de son abjuration. L'entrevue entre nous fut émouvante et décisive et pour la première fois nous priâmes ensemble.

» L'argument qui fut décisif sur lui fut le même qui vous (2) frappa : Il y a un moment où le vouloir doit entraîner l'esprit fertile en raisons contraires, dans la voie où la conscience l'a précédé. Le surlendemain nous voyions apparaître à la porte de la Colline (3) la longue robe blanche du Carme. Le Père Hyacinthe m'apportait cette admirable lettre qui remuera tant de consciences.

» Je lui avais déconseillé d'attendre pour sa démarche d'être plus au clair dans le sens protestant. Ce que sa conception a encore d'incomplet est une force auprès d'une masse d'esprits flottants. Et puis cette lettre répond parfaitement à son état actuel ; elle résume magnifiquement la crise qu'il vient de traverser et qui est celle d'une fraction considérable de l'Eglise. Vous comprenez ce que j'éprouvais en écoutant ces pages...

» Lundi matin, je me rendis chez Mme Merriman, la susdite dame américaine, pour recevoir le manifeste des mains du Père Hyacinthe. Sa main tremblait en me le remettant. « Je fais, dit-il, la plus insigne des folies pour les prudents du monde et de l'Eglise. »

» Oui, lui dis-je, mais Celui qui vous le demande en a fait une plus grande encore. — C'est vrai, reprit-il, puis il s'approcha et me dit en m'embrassant des choses bien précieuses pour moi. Le sacrifice était consommé. Je portai la lettre aux *Débats* et au *Temps*, dont les rédacteurs m'accueillirent naturellement avec un enthousiaste empressement.

» J'ai revu, mercredi, notre ami. Il était en habit laïque. Sa sérénité était complète. Et cependant il avait eu de rudes

(1) En 1868. Il s'agit de Mme Merriman, qui devint plus tard Mme Loyson. Elle avait été aussi sous la direction spirituelle du Père Gratry. « Une femme d'intelligence supérieure et mystique comme lui », dit Léon Séché, *Les derniers Jansénistes*, III, p. 238.

(2) Mme B. de G. avait été catholique et E. de Pressensé avait contribué à sa conversion.

(3) Maison de campagne des Pressensé à la Celle Saint-Cloud.

assauts. Au couvent, tout s'était bien passé. Il avait revu les religieux le mardi matin et après avoir prié, il leur communiqua sa grande décision. Ils l'entourèrent des témoignages de leur affection et de leur tristesse. « Je vous laisse la paix, leur dit-il, car je l'ai plus que jamais dans le cœur. »

Deux jours après, le moine défroqué écrivait au pasteur. (1)

Mon bien cher Monsieur de Pressensé,

« Je vous remercie pour les deux belles lettres que vous m'avez envoyées hier. Je les ai mises à côté de celle de M. Bersier, comme de précieux témoignages de sympathie chrétienne auxquels je viendrai demander force et consolation dans les jours de lutte... J'ai beaucoup de visites, beaucoup de lettres surtout. Les uns me blâment, les autres m'approuvent, quelques-uns m'injurient, beaucoup prient pour moi. La prière des justes sur la terre et la protection de Dieu dans le Ciel et dans ma conscience, c'est tout ce qui m'importe. »

On peut voir par ces lignes et dans beaucoup d'autres témoignages, la part manifeste que le pasteur protestant a eue dans l'évolution du prêtre catholique et la nature élevée et délicate de son influence. Ce fut l'aide spirituelle d'un frère pour une âme en détresse, mais rien qui ressemble à une intrusion indiscrète dans le for de la conscience.

On nous saura gré de citer encore cette belle page des réminiscences du Père Hyacinthe. (2)

« J'entrai alors tout vivant dans la mort. Je traversai pendant de longs mois ces agonies de l'âme qui ont été épargnées à Edmond de Pressensé ; il n'a connu que les agonies de la chair et si cruelles que soient celles-ci, elles n'égaleront jamais celles-là. Il fut l'un des rares confidents de cette crise formidable. Je le vois encore, à plus de vingt ans de distance, dans une cellule de carme, vis-à-vis de la croix de bois qui en était l'unique ornement. C'est ce que j'ai nommé la prison de mon âme, malgré le signe libérateur qui la consacrait. De Pressensé venait là, comme autrefois Onésiphore, visiter un prisonnier du Christ ; il pesait le poids de ses chaînes et le trouvait

(1) 26 septembre 1869.

(2) *E. de Pressensé*, par Hyacinthe Loyson. Discours prononcé à Paris, le 19 avril 1891, p. 18.

lourd, mais il n'en maniait pas les anneaux sans respect, parce qu'il savait que la conscience qui allait les briser, était celle-là même qui les avait rivés. Il venait là, non comme un protestant, mais comme un chrétien grand et libre, ministre avant tout de l'Eglise de l'avenir et de l'Evangile éternel de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ. »

Des relations de plus en plus étroites se formèrent entre E. de Pressensé et le Père Hyacinthe. Ils entretinrent une correspondance du plus haut intérêt que nous avons entre les mains et dont nous voudrions faire profiter beaucoup de lecteurs. Toutes les phases de la carrière du prédicateur de la Réforme catholique s'y reflètent. On sait quelles furent ses incertitudes et comment il eut grand'peine à trouver sa voie. Son court passage à la tête de l'Eglise catholique nationale de Genève, son retour à Paris pour y inaugurer ses conférences, et surtout son église gallicane à la rue d'Arras, marquent l'apogée de son influence. De très bonne heure E. de Pressensé fut inquiet de ce qui semblait être un piétinement sur place plutôt qu'un puissant et fécond mouvement de réforme religieuse. Il ne cessa jamais d'encourager son ami dans sa voie d'opposition à l'ultramontanisme romain et de fidélité à la conscience. Mais il fut contraint bientôt de marquer les divergences qui allaient s'accentuant entre le prêtre catholique gallican et le protestantisme. Ce point étant d'une nature délicate et d'une portée historique générale, nous offrons ici quelques-unes des lettres caractéristiques échangées à ce sujet entre les deux frères chrétiens.

Elles s'expliqueront d'elles-mêmes sans que nous ayons besoin d'en faire le commentaire :

I

E. de Pressensé au Père Hyacinthe.

Bâle, Engelhof, le 29 août 1887.

Cher et respectable ami,

« J'ai pour vous une trop sérieuse amitié pour ne pas vous faire part de l'impression pénible que m'a causée, dans sa teneur générale, le rapport rédigé en anglais sur votre œuvre, qui m'a été envoyé. Il est évident pour moi qu'il ne vous a pas été soumis tout entier. Car vous n'auriez pas laissé passer tout d'abord la manière dont votre œuvre est représentée, qui revient à dire qu'elle est la seule capable de faire parvenir avec puissance à

la France l'appel évangélique. Certes ce n'est pas moi qui affaiblirai l'importance de l'acte de conscience et d'absolu dévouement à la vérité qui l'a inaugurée. Il restera comme un grand exemple dans l'histoire de l'Eglise contemporaine, et comme cela est vrai de tout ce qui a été fait pour Dieu dans une foi et une abnégation entières, il aura son action sur cette Eglise. D'autres plus tard lui feront écho et en développeront les conséquences, quand l'heure du mouvement de réforme large et puissant aura sonné pour le catholicisme français. Mais vous trouverez vous-même que l'auteur ou les auteurs du rapport dont il s'agit, *ont dépassé toute mesure*, en disant en tout autant de termes que *vous seul* pouvez être entendu de la France pour préparer sa rénovation religieuse. Ici je laisse de côté tous les points de divergence qui peuvent subsister entre nous — en dehors de l'entente fondamentale qui nous unit — sur ce [que] devra être cette rénovation. Rien de plus légitime que de voir vos amis affirmer qu'elle ne peut se produire que sous la forme de l'épiscopat qui, selon moi, est entièrement étrangère au christianisme primitif et n'a été achevée qu'après les grands conciles du IVe et du Ve siècle, dont je décline entièrement l'autorité doctrinale. Que votre point de vue diffère du mien à cet égard c'est ce que j'ai su de tout temps. Je serais trop heureux si vous réussissiez à faire revenir le catholicisme contemporain jusqu'à ce grand passé, auquel selon moi il ne s'arrêterait pas, car il finirait par remonter jusqu'aux temps apostoliques, si différents du IVe siècle. Mais ce que je ne comprends pas et regrette profondément, c'est l'exclusivisme absolu que je trouve dans le dit rapport et qui va jusqu'à soutenir que le protestantisme tout entier ne peut rien pour le relèvement de notre pays. J'admets que vos amis marquent, comme vous le faites vous-même, la différence qui vous sépare du protestantisme pour maintenir la netteté de votre situation; mais ce qui est vraiment fâcheux, c'est qu'ils l'attaquent, comme ils le font, ne voulant voir que ses imperfections, ignorant le mouvement de relèvement doctrinal et religieux de ses *synodes officieux*, allant jusqu'à soutenir que votre Eglise seule a remis en lumière le grand principe de la séparation de l'Eglise de l'Etat, alors que depuis plus de cinquante ans *nos Eglises libres*, qui dans leurs ramifications comptent plus de cent communautés, en déploient le drapeau, sans avoir

jamais fait aucune démarche pour participer au budget. Ce que le rapport dit de la *mission ouvrière Mac All*, qu'il traite de secte, n'est pas moins injuste. »...

II

Le Père Hyacinthe à Edmond de Pressensé.

Challes-les-eaux (Savoie), 13 septembre 1887.

« ... Je vous remercie de la franchise avec laquelle vous me parlez. J'en userai de même avec vous. C'est ainsi que l'on doit agir entre amis chrétiens.

» Je n'ai pas sous les yeux le rapport relatif à notre œuvre, dont vous vous plaignez, mais il m'a été soumis avant sa publication et je dois vous dire qu'à part certains éloges excessifs qui s'adressent à ma personne, et qui ont été dictés par le cœur plus que par la raison, j'ai donné à cette pièce toute mon approbation.

» Nos amis n'avaient point à exposer le rôle du protestantisme et ses travaux en France. Ils se sont pourtant exprimés à son égard en termes sympathiques, qui vous auront échappé. Ce qu'ils ont voulu dire, c'est que, quoi qu'il en soit de certaines âmes auxquelles le protestantisme peut servir d'asile, la France catholique ne recevra pas l'Evangile sous cette forme. C'est aussi ma conviction profonde. Les faits qui sont la meilleure des démonstrations, le prouvent d'ailleurs surabondamment chaque jour. Vous avez tout pour vous depuis 1870. Vous disposez moralement et pécuniairement de moyens considérables, qui nous sont refusés. En quoi donc avez-vous entamé l'ultramontanisme triomphant ? Et pour ne parler que des missions Mac All, à l'égard desquelles vous nous trouvez injustes, je suis trop bien renseigné sur elles pour ignorer que la presque totalité des catholiques qui les fréquentent, ne veulent à aucun prix se rattacher aux Eglises protestantes, alors même qu'ils ont cessé de fréquenter leur propre Eglise, tant ils tiennent à ce nom traditionnel et d'ailleurs si beau, de catholique...

» Il me semble qu'il y a peu de proportion entre de tels résultats et les 365.000 francs que cette œuvre reçoit chaque année de l'étranger.

» Quant à nous, nous n'avons pas seulement maintenu, dans

l'absence de tout appui sérieux et par le seul élan des âmes, notre Eglise de la rue d'Arras. Il serait injuste de nous juger par ce seul résultat. Nous avons promené le drapeau de la réforme religieuse dans presque toute la France, nous avons fait pénétrer ses principes dans un bon nombre d'esprits, qui naguère encore lui étaient fermés et j'en recueille en ce moment même des preuves bien consolantes par l'accueil plein de respect et de sympathie qui nous est fait à Mme Loyson et à moi, dans ce pays foncièrement catholique. « Puisque vous restez catholiques, nous dit-on de toutes parts, nous sommes avec vous, car les réformes que vous demandez sont bonnes et justes. »

» Je pense qu'il faut donner à ce ferment le temps de soulever la pâte, en attendant les événements qui se préparent. L'important n'est pas de former un groupe plus ou moins considérable de catholiques organisés en dehors de Rome, mais de faire pénétrer dans les cadres mêmes de Rome l'esprit qui les fera s'élargir et éclater.

» Vous me parlez de la séparation de l'Eglise et de l'Etat; je pense que nous allons vers elle, en France, quoique très lentement; mais de cette séparation je n'ai jamais fait un principe. Pour moi, au contraire, l'idéal serait dans une seule Eglise assez large et assez ferme pour contenir tous les croyants d'une même nation, assez sûre et assez ferme pour former avec l'Etat une intime et féconde alliance, qui ne risquât jamais de devenir un joug pour les consciences. J'admire les efforts tentés depuis cinquante ans, par une partie de vos Eglises, pour reconquérir la liberté qui manque au protestantisme officiel. Mais notre rapport n'avait à toucher la question que dans ses rapports avec les catholiques.

» Vous me parlez aussi de l'épiscopat. Il n'est malheureusement pas le seul point qui nous sépare. Alors même que l'épiscopat ne serait pas d'origine apostolique, il n'en serait pas moins la forme historique et sociale de l'Eglise et l'on ne peut raisonnablement espérer sur une autre base la réunion des chrétiens si tristement divisés. Mais en dehors de l'épiscopat et des sacrements, que de choses encore s'opposent à ce que des catholiques libéraux et réformateurs s'unissent au protestantisme, tel qu'il est sous nos yeux ! Je cite, au hasard, la justification par la foi, non pas telle que l'enseigne saint Paul et après lui

tous les grands docteurs catholiques, non pas telle que vous l'opposez avec raison à une notion matérialiste des sacrements et des œuvres, mais la justification par la foi comme la présentent encore tant de protestants, équivalant à la négation de toute valeur morale dans les œuvres et dans les consciences encore étrangères à la foi en Jésus-Christ et constituant en face d'une morale indépendante de la religion, une religion indépendante de la morale ! Je cite encore l'étroitesse et la dureté des doctrines relatives à la vie future, à la prière pour les morts, à la communion des âmes des deux côtés du tombeau ; et la sécheresse d'un culte systématiquement étranger à l'esthétique, à l'imagination, au sentiment, à toutes ces facultés de l'âme humaine en général et de l'âme française en particulier, qu'il aurait fallu purifier et diriger, non étouffer ou révolter. Vous-même autrefois dans le *Journal des Débats* et la *Revue chrétienne*, vous félicitiez les vieux-catholiques « de n'être pas iconoclastes ». C'est dans le même temps que vous écriviez avec autant de perspicacité que d'originalité, ces paroles que l'on m'a reproché à tort d'avoir citées : « Sans une réforme surgissant du sein même du catholicisme, la partie est perdue pour le christianisme dans les races latines ».

» M. Bersier m'a dit que vous et lui, après 1870, avez pensé que le protestantisme était sans grand avenir en France et que la réforme avait plus de chance de s'y réaliser par le vieux-catholicisme. L'expérience, ajoutait-il, nous a ramenés à d'autres idées. Eh ! bien, je le regrette, moi qui crois aux petits commencements et qui me défie des succès prochains et faciles dans les choses religieuses surtout. Je pense que la vocation du protestantisme français, à cette heure unique de notre histoire politique et religieuse, était de briser ce que vous-même appeliez « ses vieux cadres », de dépouiller tout ce qui lui donne les apparences d'une secte et jusqu'à son nom trop exclusif, trop négatif et si peu sympathique aux Français. Je me souviens de ce que M. Guizot vous disait à vos débuts : « Vous êtes né dans un coin, tâchez d'en sortir. » Vous personnellement, mon cher ami, vous en êtes sorti. Le protestantisme français n'en sortira qu'en devenant le catholicisme réformé.

» Je ne parle pas de nos particularités, que je ne voudrais imposer à personne. Je parle du principe et de l'esprit.

» Vos rapports protestants, bien autrement exclusifs que n'a pu être le nôtre, se taisent sur nous, comme si nous n'existions pas, alors même qu'ils traitent directement de l'évangélisation des catholiques. Quand, par exception, ils croient devoir faire mention de nous, comme par exemple le rapport de M. Recolin aux réunions de Hollande, c'est en insistant sur le milieu illogique, à leurs yeux, et par là-même impuissant, que nous cherchons à créer entre le catholicisme romain et la libre-pensée. Le témoignage que l'on veut bien rendre à la sincérité de ma conscience et à mes dons de prédicateur, n'empêche pas que l'on nous traite trop souvent comme des chrétiens d'une forme inférieure, plus ou moins entachés des erreurs du papisme ou même du paganisme.

» J'ai des amis précieux dans le protestantisme et vous êtes au premier rang. Je n'oublierai jamais, mon cher Monsieur de Pressensé, la main fraternelle et désintéressée que vous m'avez tendue dans la grande crise de mon âme et de ma vie. Mais le protestantisme, — j'entends toujours le protestantisme français, — ne m'a pas compris, ne m'a pas appuyé, ou plutôt il ne s'est pas compris lui-même dans la grandeur de sa vocation et de sa transformation contemporaine.

» ... En attendant, je vous remercie très cordialement de ce que vous avez fait ces derniers temps pour l'œuvre de mes conférences et je vous salue très affectueusement, *in osculo sancto, in Christo Jesu et in Ecclesia christiana catholica.* »

III

Edmond de Pressensé au Père Hyacinthe.

Bâle, ce 17 septembre 1887.

Mon cher et vénéré ami,

« Je vous remercie du fond du cœur de votre réponse à ma lettre, je savais bien qu'entre nous nul sentiment pénible ne peut subsister. Je demeure persuadé que si vous aviez sous les yeux le texte même du rapport anglais sur votre œuvre, vous regretteriez ce qui est dit « de la presque stérilité de notre œuvre de mission intérieure » (almost sterile). Vous ne trouverez pas équitable qu'on n'ait relevé que la tendance rationaliste dans

l'Eglise réformée sans tenir compte de l'énergique effort tenté par ses synodes officieux pour la replacer sur une base largement évangélique à laquelle se rattache déjà la grande majorité de ses membres. Enfin vous refuseriez votre approbation au passage qui positivement représente votre Eglise comme tenant seule le drapeau de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, alors alors qu'en toute conscience elle a réclamé les subsides du second, tandis que nos Eglises libres les repoussaient en principe.

» Je persiste à croire qu'il n'y a aucune opportunité de la part de nos amis à terminer leur rapport en attaque contre le protestantisme.

» Ne leur suffit-il pas de marquer la différence de notre Réformation française, sans proclamer son impuissance et souligner les misères ?

» Sans doute je pense comme vous que nous ne réussirons pas à protestantiser la France, pas plus que vous ne réussirez à la ramener au type du vieux-catholicisme. Mais en attendant nos Eglises contribuent à sauver un grand nombre d'âmes et elles sont un ferment au sein de notre pays, qui contribuera pour sa part à préparer l'évolution religieuse dont l'avenir a le secret et que vous-même vous ne préparez pas d'une autre manière après tout : car il n'est que trop certain que le mouvement d'opposition au dernier Concile inauguré par le vieux-catholicisme, n'a pas amené un changement appréciable dans notre situation religieuse. Certes personne plus que moi, comme je vous l'ai dit déjà, n'aurait été heureux de votre succès. Ç'aurait d'abord été un grand gain pourle présent, et ensuiteun mouvement d'opinion, quand il est puissant, est poussé à aller à l'application complète de son principe par un irrésistible courant. C'est ce qui est arrivé à la Réformation et c'est ce qui se serait produit pour vous-même. Non, vous ne seriez pas resté au IVe siècle et au Concile de Nicée, dont on peut admettre la foi essentielle sans accepter sa métaphysique tourmentée et son système d'autorité ecclésiastique exagéré — avec tout cet ensemble de formules et de pratiques, dont je défie qu'on me montre l'analogue dans le siècle apostolique. Ce mouvement nous eût fait du bien à nous-mêmes, à nous qui ne sommes enchaînés à aucune tradition humaine, ni pour les formes du culte, ni pour la théologie d'école. Nous aurions écrit ensemble le second chapitre de l'Histoire de la

Réformation, prise au sens le plus large, pour le plus grand bien de notre pays. Je n'ai cessé de croire que pour l'arracher au romanisme, nous, fils de la Réforme du XVIe siècle, nous ne suffisons pas, et qu'il faut pour cela qu'un mouvement réformateur original se produise au sein du catholicisme; mais il ne sera fécond selon moi que s'il se rattache aux principes immortels de notre Réforme, à la condition de les dégager de leurs imperfections et de leurs inconséquences. Vous ne voyez que ces imperfections et ces inconséquences en ce qui concerne le culte, la justification par la foi, trop séparée de l'élément moral, le dogme de la vie future, et vous oubliez la belle évolution inaugurée par les Vinet et les Neander, qui ne s'est pas arrêtée un jour, et qui gagne de plus en plus le protestantisme anglais et américain. Elle nous a fait franchir une très importante étape vers une conception plus large. La Réforme telle qu'elle est dans sa ligne normale, n'en reste pas moins dans le monde une très grande puissance religieuse plus nécessaire que jamais à la préparation de l'Eglise de l'avenir, qui ne sera jamais l'Eglise de l'uniformité mais celle de l'unité vivante pratiquant enfin la belle devise : in necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas.

» A cette Eglise de l'avenir vous travaillez comme nous et je ne cesserai pas de dire que vous en êtes un des plus vaillants pionniers, pas plus que de vous apporter mon plus cordial concours pour que votre grande voix soit entendue de la France.

» Mais je reste persuadé que tout en marquant loyalement nos points de divergence, il ne convient pas de nous jeter les uns aux autres des accusations d'impuissance absolue. Voilà, en toute sincérité, ma ferme conviction sur ce qui est opportun dans ces temps troublés, dont votre cœur comme le mien porte douloureusement la lourde anxiété.

Tuus in nostro. »

IV

E. de Pressensé au Père Hyacinthe.

Bâle, ce 29 août 1889.

Mon bien cher ami,

« J'ai été très heureux de recevoir de vos nouvelles et d'apprendre que vos vacances profitent à votre santé, après

vous être si généreusement dépensé dans le cours de cette année.

» Ma santé à moi laisse encore à désirer ; le fond n'en est pas altéré, et partant mon énergie pour le travail ; c'est ma pauvre voix qui tarde bien à revenir, bien qu'elle ait retrouvé un commencement de sonorité. Je demande à Dieu de me la rendre pour combattre mon combat dans la crise grave que traverse notre pays. Je lui demande surtout d'accepter sa volonté, quelle qu'elle soit. J'ai pu remplir mon devoir à la Haute Cour et prendre ma part de responsabilité dans le grand acte de justice accompli par elle et qui lui vaut un tel vomissement d'injures de la part de cette ignoble bande boulangiste, qui est pourtant surpassée en ignorance par le grand parti conservateur clérical, où brille au premier rang le Comte de Paris.

» J'en viens à l'objet spécial de votre lettre, à l'attitude que vous avez cru devoir prendre vis-à-vis du protestantisme français. J'ai toujours trouvé parfaitement légitime que vous teniez à distinguer votre mouvement des Eglises issues de la Réforme et d'autant plus que pour leur fraction anglicane la ligne de séparation n'était pas évidente. Seulement, comme j'ai eu l'occasion de vous le dire avec la franchise de l'amitié, à propos d'un des rapports rédigés en anglais sur votre œuvre, j'ai trouvé que vous insistiez trop sur l'impuissance et la stérilité du protestantisme français en l'opposant aux sympathies, bien latentes, hélas ! ou du moins peu efficaces pour les résultats immédiats, que vous affirmez vous venir de tous les points du pays.

» Plût au ciel que votre mouvement eût creusé un vaste et profond sillon dans nos terres légères et préparé une large évolution au sein du catholicisme, en faisant triompher une conception moins asservie et plus évangélique que celle du romanisme ! Personne ne s'en réjouirait plus que moi, bien convaincu du reste qu'un mouvement puissant, dans votre sens, vous pousserait vous-même plus avant et vous dégagerait de ce qui, à mon sens est encore trop rattaché à votre passé catholique. J'appelle également de tous mes vœux un progrès dans le protestantisme, non pas dans une autre direction que celle de la réforme, mais dans le sens d'une spiritualité plus haute et aussi d'un mysticisme plus fervent, spécialement dans le culte. Nos lignes déjà convergentes se rencontreraient dans une synthèse évangélique qui vous donnerait à vous un affranchissement plus complet de la

tradition ecclésiastique et à nous un élément plus riche d'adoration. Mais jusqu'ici ni vous, ni nous, n'avons encore réussi à produire un mouvement de réforme significatif dans notre pays. Voilà pourquoi, permettez-moi de vous le dire, je trouve sans utilité votre constante polémique contre le protestantisme et votre perpétuelle affirmation de sa stérilité. Vous l'exagérez beaucoup d'ailleurs, car d'abord, il a un domaine ecclésiastique important à cultiver et ensuite, il reste une force indispensable pour la réformation de l'avenir, qui ne fera que continuer celle du passé. C'est votre insistance sur son impuissance qui éveille quelques susceptibilités, dont je ne défends pas l'expression, mais qui sont pourtant compréhensibles.

» Vous ne pouvez méconnaître que le catholicisme français dans son ensemble a misérablement répondu au grand et noble appel que vous lui avez fait par le grand acte d'indépendance morale accompli par vous, qui, j'en suis sûr, aura son effet ultérieur, mais qui, à l'heure actuelle, n'a pas d'écho sonore dans la conscience de vos coreligionnaires. Reconnaissons les uns et les autres que l'heure d'une vaste rénovation religieuse pour notre pays n'a pas encore sonné et préparons-la chacun à notre rang, mais sans nous diminuer réciproquement.

» J'ajoute que pour moi cette rénovation religieuse ne saurait absolument pas, pour être complète, se contenter, comme vous, de la théologie des grands conciles et de la hiérarchie épiscopale. Je désire vivement que vous examiniez un jour cette question au point de vue des documents irréfutables que la science a mis entre nos mains et j'ose à cet égard vous renvoyer, non pas à mes idées propres, mais aux textes décisifs que j'ai reproduits dans mon dernier volume sur le siècle apostolique. Mais enfin j'admets des divergences sur ces deux points. Seulement ce qu'il faut maintenir à tout prix, c'est le droit entier de ces divergences ; c'est notre liberté vis-à-vis des conciles du IIIe et IVe siècle, qui en eux-mêmes n'ont aucune autorité infaillible. Reconnaître cette autorité, c'est mettre au-dessus de nous une autorité humaine. Le papisme est l'exagération du principe, mais le principe est absolument inacceptable sur ce point et je n'admets pas de transaction.

» Je sais bien que vous avez soutenu, comme je l'ai constaté par le compte rendu de votre conférence sur le protestantisme, que nous autres protestants français, nous battons en brèche notre

propre principe de l'autorité des Saintes Ecritures par la liberté de notre critique, et vous avez tirez parti, selon votre droit, des doutes que j'ai conçus sur l'authenticité de quelques-uns des livres du Nouveau Testament. La portée de cet argument m'échappe entièrement. Plus on tient à l'autorité des Saintes Ecritures, plus on désire avoir les vrais documents primitifs. Les questions de critique sont des questions de conscience. Comment puis-je éviter de savoir que, par exemple, la seconde épître de Pierre a été considérée comme manquant des signes certains de l'authenticité par l'antiquité chrétienne ? Dois-je fermer les yeux et me dérober à l'examen impartial de la question ? Alors célébrons la sainte ignorance et recourons à ce procédé violent et funeste qui s'appelle le parti pris.

» Je ne puis identifier la théopneustie, doublée du canon providentiel, qui fait la joie de ceux qui ne savent rien, avec le principe de l'autorité des Ecritures. Des savants catholiques comme Charles Lenormand, ont accepté cette nécessité de la critique, qui est un devoir autant qu'un droit. Si vous réfléchissez, vous trouverez que je n'ai pas plus que les autres théologiens chrétiens qui ne sont pas embrigadés dans une orthodoxie protestante aussi ignare qu'intolérante, porté atteinte au principe de l'autorité des Ecritures. Je les considère toujours comme le seul intermédiaire primitif et compétent entre nous et le Christ, qui demeure le roi de la Bible, comme l'a si bien dit Luther.

» Voilà, mon cher ami, toute ma pensée en toute franchise. Vous avez bien raison de croire qu'aucune divergence ne peut refroidir l'amitié profonde que j'ai pour vous. Oui, comme vous le dites dans un mot qui m'a été au cœur, vous avez bien en moi l'ami de 1869, toujours plus convaincu du grand et généreux adage d'Irénée : *In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas.*

» Plus que jamais, aussi j'applaudis de cœur à toute parole chrétienne puissante, d'où qu'elle vienne, et tout particulièrement quand elle vient de vous qui faites appel à la conscience du cher et malheureux pays, à la fois si grand par ses dons et son labeur fécond, et si misérable moralement, dont la pensée m'obsède et m'accable sans cesse, en criant à Dieu de mesurer le secours à notre détresse.

» Croyez à ma sincère affection en Jésus-Christ. »

Malgré les très loyales et copieuses explications échangées, il resta toujours dans l'esprit du Père Hyacinthe une réelle incompréhension du point de vue protestant et un malentendu au sujet des sentiments de E. de Pressensé sur sa propre Eglise. Il exagéra, sans le vouloir, le sens de ces mots «protestant mécontent», dont celui-ci s'était servi quelquefois. Ce malentendu reparut assez manifestement dans l'oraison funèbre prononcée par le Père Hyacinthe, le 19 avril 1891, pour que la famille du pasteur et plusieurs de ses amis aient cru devoir s'en plaindre. Nous pensons être utile à l'élucidation de ce point d'histoire en fournissant ici les explications de l'orateur incriminé.

Le Père Hyacinthe à Francis de Pressensé.

Paris, le 27 avril 1891.

Mon cher Monsieur,

« Je n'ai reçu votre lettre que samedi soir. Vous savez ce qu'est la journée du dimanche pour les pasteurs et pour les prêtres. Je vous réponds, ce matin, dès mes premiers instants de libres.

» Vous avez été induit en erreur et sur la nature de la communication que m'avait faite Monsieur votre Père, et sur ce que j'ai dit moi-même dans le discours que j'ai consacré à sa mémoire et dont tant de protestants, plus attentifs sans doute que ceux qui s'en sont plaints à vous, m'ont remercié avec effusion et sans réserve.

» Edmond de Pressensé ne m'a jamais fait comprendre qu'il eût perdu cette « conviction » si nettement et si fortement exprimée dans plusieurs de ses écrits, que « ce n'est pas sous la forme actuelle du protestantisme que la France recevra l'Evangile ». Il m'a seulement fait observer, sur la prière de quelques-uns de ses coreligionnaires, les mêmes peut-être qui se plaignent aujourd'hui, que j'aurais tort de conclure que lui, Edmond de Pressensé, méconnaissait la part importante qui devait revenir au protestantisme dans la réforme religieuse des pays latins. Je n'ai pas sa lettre sous la main, mais j'en ai conservé le sens.

» J'ai tenu compte de cette observation, mais je n'en ai pas moins cité, quand l'occasion s'en est présentée, du vivant de

mon ami, quelques-uns de ces remarquables passages, qui font autant d'honneur à la sagacité de l'observateur et du penseur qu'à l'impartialité du ministre protestant.

» Vous avez également été mal renseigné, mon cher Monsieur, au sujet d'un autre passage de mon discours, que vous confondez à tort avec celui sur lequel je viens de m'expliquer. Quand j'ai parlé, vers la fin, de notre commune aspiration à l'Eglise de l'avenir, je n'ai pas dit que votre noble père fût mécontent du protestantisme actuel, de la même manière que je l'étais moi-même du catholicisme actuel. Sans quoi il ne serait pas demeuré dans ce qu'il appelait souvent « des cadres vieillis et usés ».

» J'ai insisté sur ce qu'il était protestant, non seulement par tradition et même par tempérament, mais par conviction, et j'ai indiqué quelques-unes des « loyales divergences » qui nous distinguaient, sans nous séparer, dans ce qu'il appelait « ma bienfaisante largeur ».

» La sienne n'était pas moindre, je peux l'affirmer. Quant au mot lui-même de « protestant mécontent », il n'est pas de moi, mais de lui. Il était familier à Monsieur votre père, au moins à une certaine époque, et vous le retrouverez dans la *Revue chrétienne*, si vous prenez le temps de l'y chercher : « Je suis protestant, mais un protestant mécontent ». C'est là aussi qu'il s'agit des « cadres usés ». Je ne fais pas plus parler les morts que les vivants, ou si je le fais, c'est avec leurs propres paroles, et pour leur honneur, quand ils sont comme votre illustre père, amis et serviteurs de la vérité. J'ai été absolument exact en mettant en lumière ce que quelques-uns ont placé dans l'ombre, ce que votre père n'a jamais rétracté, ce qui fut en tout cas une phase considérable de sa pensée et de sa vie religieuses.

» C'est vous dire, mon cher Monsieur, que je n'ai rien à rectifier dans mon discours. Je ferai mieux, du reste, et puisqu'il est désagréable à la famille en deuil, je le reprendrai tout entier des mains de l'imprimeur (1), me réservant de dire plus tard dans d'autres circonstances ce qu'Edmond de Pressensé a été pour

1) Ce discours fut cependant publié peu de temps après, chez Grassart. Voir plus haut. Nous ne savons si le texte en fut modifié, mais il s'y trouve, à la page 12, une note explicative dans le sens de la lettre ci-dessus.

moi. Je tiens cependant, puisque mon discours a été si étrangement défiguré auprès de vous, à en mettre sous vos yeux la partie déjà rédigée. Je vous prie de la communiquer à Madame votre mère, et aussi à Madame Suchard, qui a cru devoir m'écrire dans le même sens que vous. J'ai marqué au crayon le passage particulièrement incriminé. Soyez assez bon pour me renvoyer ce manuscrit, quand vous l'aurez parcouru.

» J'ajoute, mon très cher Monsieur, que la peine que je viens de ressentir et que je ne cherche pas à vous cacher, n'altère en rien les sentiments tout particulièrement affectueux que je vous ai exprimés sur le cercueil de votre père.

» Je garderai toute mon amitié, non seulement au fils de mon ami, mais à tous les siens. »

Hyacinthe LOYSON.